

l'Abri

un film de Fernand Melgar

documentaire de cinéma
90 minutes, couleur, son 5.1



SOMMAIRE

mes voisins du parc	5
un peu de la misère du monde	11
état d'urgence à Lausanne	14
note d'intention	20
l'Abri, la cour des miracles	28
le tri, un choix impossible	32
l'errance dans la nuit	37
histoires d'exclus	41



mes voisins du parc

J'habite avec ma famille à Lausanne. À côté de chez moi, il y a un petit parc nommé *La Brouette* en souvenir d'un petit train de campagne qui passait par là. J'aime y venir avec mon fils Ruben, mais depuis quelques mois, une dizaine d'Africains désœuvrés viennent y boire de la bière et tuent le temps allongés sur les bancs. La plupart des parents qui y venaient avec leurs enfants ont déserté cette place de jeux.

Un jour, mon fils s'est coincé un doigt dans une des canettes vides qui jonchent le sol et s'est mis à pleurer. Fâché, je me suis dirigé vers le groupe de buveurs et leur ai expliqué que ce n'était pourtant pas compliqué d'utiliser une des multiples poubelles mises à leur disposition. Mon intervention n'a suscité aucune réaction si ce n'est celle d'un jeune Africain ivre qui, l'œil vitreux, m'a lancé: «Bonjour chef, ça va?»

Ses amis me regardaient avec ce sourire franc que d'habitude j'apprécie lorsque je vais en Afrique. Comme personne ne bougeait, très énervé, je me suis mis à ramasser leurs canettes vides pour les mettre dans la poubelle située juste à côté d'eux. Je les ai quittés en leur disant que, s'ils n'avaient pas mieux à faire, qu'ils retournent d'où ils venaient.

De retour à la maison, ma femme, témoin de l'altercation, me fit remarquer que, pour une personne qui se targuait de défendre les minorités et les droits humains, j'avais réagi comme le plus commun des UDC. Moi qui prônais le dialogue, je leur avais juste aboyé dessus pour une histoire ridicule de canette vide. J'ai mal dormi cette nuit-là.

Quelques jours plus tard, je suis retourné dans le petit parc. Il y avait autant de canettes vides sur le sol que de jeunes hommes assis à ne rien faire. Je me suis assis à côté de l'un d'eux, Tapha, et j'ai engagé la conversation, convaincu que j'arriverais à leur expliquer l'importance du bon usage de la poubelle pour s'intégrer en Suisse.

La majorité de ses compagnons venaient d'Espagne, certains d'Italie et de Grèce. La crise les en avait chassés et ils remontaient vers le nord dans l'espoir de gagner un peu d'argent. Selon Tapha, des dizaines d'entre eux arrivaient chaque jour en Suisse. L'asile ne les intéressait pas, c'est un travail à tout prix qu'ils voulaient retrouver. Leur famille au pays comptait sur eux.

Je leur ai expliqué que, sans papiers, il leur serait très difficile de trouver un emploi. La police ne les laisserait pas tranquilles et ils risquaient d'être mis en prison avant d'être expulsés. C'est alors qu'ils m'ont sorti leur carte de résidence européenne qui leur donnait droit à chercher du travail. Et pour certains, ils avaient même un passeport espagnol, identique au mien et celui de mes parents, immigrés en Suisse dans les années 60 en tant que saisonniers.

L'Espagne, en pleine surchauffe économique, avait régularisé en 2005 des centaines de milliers de sans-papiers, en majorité d'origine africaine et sud-américaine, travaillant dans le bâtiment et l'agriculture. Cette mesure visait à remplir les caisses de l'État par les impôts que ce sous-prolétariat devenu citoyen allait devoir payer. Aujourd'hui, ce pays au bord du gouffre ne leur offre plus aucune perspective. Chômeurs mais citoyens européens, ils partent tenter leur chance ailleurs dans l'espace Schengen.

Ils font partie de la longue cohorte d'une population fortement précarisée qui écume les villes d'Europe, d'un pays à l'autre, à la recherche d'un hypothétique travail. Ces vagabonds modernes ne savent pas combien de temps ils resteront à Lausanne. Ils sont à la dérive, sans projet fixe et évoluent comme une main d'œuvre nomade, sans identité, déshumanisée. Ils sont une centaine à avoir échoué à Lausanne parmi les centaines de milliers d'entre eux qui sillonnent le Vieux

Photo précédente: Tapha au parc de la Brouette, 26 juin 2012, température ext. 22°

Continent depuis de longues années, comme si la légendaire saga américaine du hobo réapparaissait sous la brutalité sociale actuelle.

À Lausanne, ils prennent chaque soir leur unique repas de la journée à la soupe populaire. Ils se retrouvent autour d'une longue table de cantine avec tout ce que cette ville compte comme démunis et exclus: familles de mendiants roms, jeunes Maghrébins issus du Printemps arabe, requérants d'asile déboutés, toxicomanes ou retraités dont la maigre rente AVS ne leur permet pas de boucler le mois.

Pour dormir, ils font la queue devant l'un des deux dortoirs mis à leur disposition par la ville à la belle saison. Pour cinq francs, ils pourront prendre une douche et auront un lit propre. Le problème, c'est qu'ils sont beaucoup trop nombreux pour les 50 places disponibles. Une fois de plus, Tapha et ses compagnons d'infortune dormiront dans le petit parc de la Brouette, sombrant dans l'alcool pour trouver le sommeil et tromper l'angoisse du lendemain.

En rentrant chez moi et en retrouvant ma famille, j'ai longuement pensé à Tapha, loin des siens. Les poches vides, le retour au pays est impossible et il est condamné à errer sans fin dans une Europe qui en a fait son bouc émissaire et le chasse de partout. La bise noire s'était levée et l'air froid s'est glissé dans mon appartement. J'ai fermé les fenêtres et je me suis demandé: s'il ne trouve pas un travail, comment fera-t-il cet hiver pour dormir dehors?

Alors j'ai pensé qu'il fallait regarder ça d'un peu plus près.

Fernand Melgar, Lausanne mai 2012

Photo suivante: le lac Léman vu depuis mon balcon, 1er décembre 2012, température ext. -5°



DANIEL SIMECEK, intendant de l'Abri

«Aucune des personnes refusées à l'Abri n'est morte de froid.
Mais si un jour ça arrive, on en aura tous gros sur la patate.»

8

Photo suivante: femme refusée à la porte de l'Abri, 30 novembre 2012, température ext. -6°





un peu de la misère du monde

Il n'existe pas de chiffre officiel du nombre de personnes vivant dans la rue à Lausanne et le phénomène, en constante progression, est difficile à quantifier. Néanmoins, les dernières estimations des services sociaux évaluent qu'environ 200 personnes se retrouvent chaque soir sans domicile fixe à Lausanne.

La pauvreté et l'exclusion n'ont ni patrie ni race. La population des sans-abri est hétérogène, mélangée, bariolée et de toutes origines. Ils sont en majorité des hommes célibataires âgés de 20 à 50 ans. Moins d'un quart sont des femmes, Roms pour la plupart, souvent accompagnées de leurs enfants.

Comme Tapha et ses compagnons, une grande partie des sans-abri **africains** et **latinos** vient d'Espagne et d'Italie. Après avoir bénéficié des régularisations collectives au début 2000, ils sont les premiers touchés par la crise actuelle qui frappe les pays du sud de l'Europe et se retrouvent au chômage. Ils ont toutefois des papiers, voire des passeports qui leur permettent de circuler et travailler librement dans l'espace Schengen. Établis depuis des années sur le Vieux Continent, beaucoup ont une famille à charge, des enfants scolarisés et des hypothèques à payer. La pression est énorme car s'ils ne parviennent pas à trouver de l'argent, c'est leur famille qui risque de se retrouver à la rue.

Quand ils travaillent, ils sont la plupart du temps des *working poor*: bien qu'ayant trouvé un emploi, leur salaire de misère – ils gagnent souvent entre 5 et 10 CHF de l'heure – ne leur permet pas d'obtenir un logement. Et surtout pas à Lausanne qui connaît actuellement une grande crise du logement.

Suite aux accords restreints de libre-circulation avec la Roumanie et la Bulgarie, les **Roms** ont le droit de se déplacer librement en Suisse,

mais n'ont pas d'autorisation de travail. Ils vivent à contre-cœur d'une mendicité saisonnière. Comme Lausanne est devenue une des dernières villes de Suisse romande à autoriser la mendicité, leur nombre est en constante augmentation. Ils subissent un fort rejet de la population qui supporte mal que cette misère s'étale dans ses rues.

Les **Maghrébins**, de Tunisie surtout, sont arrivés après le Printemps arabe. Jeunes et pleins d'espoir, ils ont vite été frustrés par le manque de perspective. Désœuvrés, certains ont sombré dans la toxicomanie et la délinquance. Souvent sous l'emprise de la drogue ou de l'alcool, ils peuvent se montrer irrespectueux voire violents lorsqu'on leur refuse l'entrée dans un centre d'accueil.

Les **Suisses** restent très minoritaires car ils bénéficient de solides programmes d'encadrement et de réinsertion.

Une population vulnérable

L'absence de logement fixe et un séjour prolongé dans la rue sont des facteurs importants de précarisation, de désinsertion et de dégradation. Toutes origines confondues, une partie significative des sans-abri souffre de problèmes de santé physique, de troubles de comportement ou d'abus de consommation d'alcool ou de substances addictives. Cette tendance semble s'être amplifiée ces dernières années selon les témoignages des structures d'hébergement d'urgence.

Selon une étude de Médecins du Monde en France, les sans-abri ont une espérance de vie considérablement réduite: elle est de 41 ans pour une femme et de 56 ans pour un homme. Elle montre également que les personnes présentant des problèmes de santé mentale ont une surmortalité encore accrue puisque leur espérance de vie plafonne à 37 ans et que le taux de suicide est de 15 % dans cette population.

Photo précédente: réfectoire de l'Abri, 16 décembre 2010, température int. 24°

La survie au jour le jour

Il est possible de manger gratuitement une fois par jour à Lausanne à la soupe populaire (près de 300 repas offerts par jour). Cet apport alimentaire unique peut se révéler insuffisant et générer des carences.

Chaque jour est un challenge pour récolter 5 précieux francs afin de pouvoir prétendre à un lit dans un centre d'urgence. Chaque jour, il faut se préparer à essuyer un nouveau refus devant un centre, faute de place. Ceux qui pourront entrer devront gérer la promiscuité souvent rendue difficile par le nombre de différentes nationalités.

Il n'existe pas non plus de lieu où laisser ses affaires qu'il faut donc trimbaler toute la journée et faire attention à ne pas se les faire voler. A cette fatigue, cette lassitude et ces inquiétudes quotidiennes, s'ajoute le manque d'hygiène et l'insécurité de la rue. Sans compter que l'augmentation du nombre de sans-abri, donc du nombre d'usagers par structure rend la situation encore plus tendue.

Ces personnes sont souvent dépouillées de leur dignité et plus aucun espoir ne les habite. À ces conditions de vie difficiles s'ajoute un sentiment d'exclusion parce qu'elles sont pauvres et étrangères. Sans attache, sans rêve, sans attente et n'ayant souvent rien à perdre, ces laissés-pour-compte peuvent porter une forte charge de colère et de rébellion. Toute aspérité ou sentiment d'injustice peut faire exploser cette agressivité. Ainsi, les situations conflictuelles sont de plus en plus fréquentes. Le personnel des structures d'accueil doit fréquemment expulser des usagers suite à des insultes, violences physiques, déprédations du matériel ou des vols entre les usagers.

TEMENT
PROTECTION CIVILE LAUSANNE

FERMEZ LA PORTE
S.V.P.

Bienvenue!

Abn de

Nuit

publi suisse



état d'urgence à Lausanne

C'est au cours de l'hiver 1992 que la Ville de Lausanne ouvre pour la première fois une structure d'accueil de nuit, afin de faire face à une augmentation du nombre de sans-abri. Cette même année, la Suisse subit de plein fouet la récession et, dans le pays du plein-emploi, le mot *chômage* apparaît dans le vocabulaire courant. Dans l'Europe entière, une crise économique durable s'installe.

Dans un rapport de 1993, la Municipalité déclarait que «la présence à Lausanne de sans-abri ne constitue pas un phénomène nouveau. Ce mode de vie a représenté un choix existentiel plus ou moins consenti pour une minorité d'individus incapables de – ou ne désirant pas – s'insérer dans la société. Ce phénomène semble s'étendre et toucher des personnes pour lesquelles il ne constitue plus un choix délibéré, mais bel et bien l'expression d'une exclusion sociale».

Lausanne développe alors deux premières structures nocturnes d'hébergement d'urgence, un filet social qui doit permettre à une population locale précarisée de trouver une solution temporaire de logement. La ligne de la Ville est claire: «Pas un Lausannois ne doit dormir dehors!» Les moyens mis en œuvre visent à offrir une *roue de secours* aux résidents locaux se retrouvant à la rue, avant qu'ils soient pris en charge de manière plus adéquate par les services sociaux.

Les règles de fonctionnement qui régissent la vie de ces logements d'urgence sont strictes et n'ont presque pas changé depuis le début: l'hébergement n'est pas garanti car il dépend des places disponibles; la priorité est donnée aux personnes établies officiellement sur le canton de Vaud; aucune réservation n'est possible et il faut s'inscrire chaque soir; une structure d'accueil ne peut devenir un logement fixe et aucun effet personnel ne doit être laissé pendant la journée; le nombre de nuitées maximum par centre est de quinze par mois.

Photo précédente: entrée de l'Abri, 15 décembre 2001, température int. 24°

Mis à part quelques récalcitrants difficiles à réinsérer dans une norme sociale, il s'est vite avéré que la majorité des usagers des structures d'urgence n'étaient pas des gens du pays, mais des étrangers de passage. Pour ces nouveaux vagabonds, de plus en plus nombreux, ces abris d'urgences sont devenus un réel mode de vie. Et la situation ne va pas s'améliorer: la détérioration économique et sociale dans le monde, assortie de conditions politiques difficiles et de nombreux conflits, contribue à augmenter les flux migratoires.

Suite à la découverte d'une personne morte de froid dans la rue, une troisième structure d'urgence saisonnière de 50 places est ouverte en 2001. Vingt ans après leur ouverture, les trois structures à Lausanne, qui offrent 55 places l'été et 105 places pendant l'hiver, sont engorgées. Le nombre de sans-abri n'a cessé de croître et, en 2011, on y a comptabilisé 26'224 nuitées et 8'767 refus par manque de place.

Une fois les structures d'urgence remplies, sur une moyenne quotidienne de 200 sans-abri, le calcul est simple: en été, 150 personnes dorment dehors et en hiver, ils sont une centaine à lutter contre le froid. Ils vont alors s'évanouir dans la nuit à la recherche d'un abri de fortune tels que parking, toilettes publiques ou escalier d'immeuble.

Cote d'alerte

Les trois structures d'urgence lausannoise ont atteint leur limite d'accueil, malgré le fait qu'elles ont plus que doublé leur capacité au fil des années. Chaque soir, leur personnel est amené à sélectionner les bénéficiaires qui recevront un lit. La priorité est donnée aux personnes résidant dans le canton, puis aux femmes, aux enfants et aux personnes les plus vulnérables. Les pères et les fils majeurs sont séparés de leur famille au moment du tri. Pour les places restantes, un quota par ethnie est généralement appliqué.

Le statu quo politique

La Municipalité, en majorité à gauche a choisi le statut quo en matière d'offre d'accueil d'urgence. Jean-Christophe Bourquin, municipal socialiste, assume: «Lausanne fait déjà beaucoup pour accueillir les sans-abri. Il n'y a pas de consensus politique pour étendre l'offre. D'ailleurs ceux qui ne trouvent pas de place dans un abri sont souvent des jeunes hommes en bonne santé qui ont choisi de venir ici».

Lausanne a adopté l'argument de l'*appel d'air* qui pourrait compromettre son fragile équilibre. En bridant volontairement l'accueil d'urgence, nos autorités cherchent à décourager ces migrants sans-abri et les faire partir: «Mettre plus de lits à disposition attirerait une population plus nombreuse et venant de plus loin, estime Michel Cornut, chef du Service social lausannois. Il nous manquerait donc toujours des lits.»

Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, c'est en connaissance de cause que la Ville de Lausanne laisse entre 100 et 150 migrants, en majorité d'origine européenne, dormir chaque nuit dehors.



MARIANNA, sans-abri, mendiante

«Je suis enceinte de 4 mois et je dors toutes les nuits ici entre le parking de la Blécherette et le grillage du terrain de foot. Le soir, on s'installe là, les uns contre les autres. On est environ 18 adultes de la même famille. Nos enfants sont restés en Roumanie. On essaie d'être discrets, de ne pas faire de bruit, de ne pas déranger. On surveille les voitures du parking à côté, car si une fois il y a un vol, c'est sûr qu'on va penser que c'est nous! À l'aube, on nettoie tout, on cache nos affaires dans les buissons et on part mendier en ville jusqu'au soir. Une bonne journée peut me rapporter CHF 20.-, mais c'est rare. Les gens donnent de moins en moins.»

17

Photo suivante: Marianna au parc de la Blécherette, 2 septembre 2012, température ext. 13°





note d'intention

Ma rencontre avec des Africains venus d'Espagne et disposant d'un permis de travail européen m'a fait découvrir une nouvelle facette des flux migratoires. Elle a attiré mon attention sur une population précaire qui vit à Lausanne, composée en majorité de migrants économiques venus d'Europe. Une population devenue si importante qu'elle engorge les centres d'urgence devenus incapables d'accueillir autant de nouveaux sans-abri.

Que sait-on de ces déshérités qui essaient de se rendre invisibles, cheminant silencieusement dans la nuit à la recherche d'un lieu pour dormir? Privés d'abri d'urgence, chassés des lieux publics et contraints à se cacher. Ma ville a choisi d'occulter cette humanité à la dérive en aseptisant son espace public. Comme si la pauvreté était un crime qui menace notre bien-être et fait tache dans nos paysages de carte postale.

Un monde caché

Un éclairage de la vie cachée de ces *indésirables* fait défaut. Hors faits divers médiatiques, nous ne savons peu de cet univers parallèle au nôtre, invisible et muet, sur leur mode de vie et l'ensemble des réseaux de survie qu'on devine mystérieux et difficiles à connaître. Alors que chaque jour la cohorte des exclus s'allonge, le silence et l'ignorance continuent de régner. Dans un climat récurrent de xénophobie, je voudrais que mon film contribue à lever le voile sur cette vie d'exclus.

Je veux montrer, au-delà de tout discours politique ou statistique, la tragédie humaine que représente une vie sans domicile fixe. Je souhaite être un observateur plongé au cœur de ces existences en marge et apporter un regard inédit sur les conséquences sociales d'une telle exclusion. J'aimerais sortir de l'anecdotique pour en montrer la réalité brute et directe dans toute sa complexité et ses contradictions. Rencontrer une population cachée et surtout sans voix. J'ai choisi

de donner la parole à ceux qui n'existent que par clichés, stigmatisés par des partis en mal d'électeurs et des médias populistes.

Chaque nuit, au mépris de la plus élémentaire dignité, des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants sont contraints de dormir dans la rue. Quand j'en parle autour de moi, très peu de gens ont conscience de cette situation et sont choqués. Pourtant cela se passe tous les jours, ce soir, demain, après-demain, à perpète. *On* décide de laisser dormir des gens dehors alors qu'on a en fait encore des places dans les abris. Je ressens dès lors comme urgent que cette extrême précarité puisse faire l'objet d'un film.

Une minutieuse enquête de terrain

Pendant plus de 6 mois, j'ai partagé le quotidien de ces migrants. Je me suis attablé avec eux à la soupe populaire et j'ai attendu devant les abris d'urgence. J'ai passé des nuits à l'intérieur s'ils y étaient acceptés et dehors si on les refusait. J'ai écouté avec intérêt leur parcours, à chaque fois singulier mais avec en commun l'angoisse de trouver chaque jour un peu d'argent, à manger et un abri pour la nuit. Peu à peu, l'espoir d'une vie meilleure cède au sentiment de honte d'être pauvre et exclu.

J'ai constaté que ce sort n'était pas réservé à des jeunes célibataires, mais aussi à des familles avec des enfants en bas-âge. En plus des besoins vitaux, ils avaient également le souci de trouver des couches, du lait en poudre et des médicaments pour leurs enfants qui tombaient souvent malades. Les personnes âgées n'étaient pas en reste et constituaient une part non négligeable.

J'ai visité les caves humides, les parkings puant l'urine et les parcs où ils essaient de grappiller quelques heures de sommeil, harcelés par

Photo précédente: Dimitri au Centre des réservations, 6 décembre 2001, température int. 21°

les policiers et les Securitas qui les réveillaient plusieurs fois par nuit et leur demandaient de partir. Je les ai vu maigrir, tomber malades, perdre des dents et se dégrader au fil des mois d'errance. J'ai découvert dans ma ville un monde en marge dont je ne soupçonnais ni l'ampleur croissante ni la détresse.

Une relation de confiance

J'ai tissé des liens de confiance avec des migrants qui m'ont confié leur histoire avec sincérité. Avec la honte et l'opprobre qu'induit leur situation précaire, j'ai eu beaucoup de difficultés à les convaincre de se laisser filmer. Je leur ai parlé de ma démarche de cinéaste et montré mes films. Certains ont fini par accepter dans l'espoir de mettre fin à une situation injuste et désespérée: ne pas trouver un lit au chaud dans un des pays les plus riches du monde. Je me suis engagé à être témoin de leur quotidien tout en respectant leur dignité.

Un point de vue

Les structures nocturnes d'hébergement d'urgence me semblent être d'excellents baromètres de la situation du précaire et j'ai entrepris d'en faire le tour. Je cherchais un angle d'attaque, un lieu qui me permette de rayonner dans le monde des exclus. Je suis alors tombé sur ce qui m'est apparu d'évidence le poste d'observation stratégique idéal: l'Abri de la Vallée de la Jeunesse.

J'ai contacté les services sociaux de Lausanne pour défendre le bien-fondé de ma démarche et j'ai gagné leur confiance. Ils ont une conscience aiguë du problème et ma démarche les intéresse. Ils reconnaissent que mes films précédents ont ouvert un large débat public et pensent nécessaire de poursuivre ce travail sur la précarité. J'ai obtenu les autorisations nécessaires pour pouvoir filmer, sans aucune restriction, l'ensemble des centres d'accueil d'urgence.

L'Abri, un lieu stratégique

La Vallée de la Jeunesse tire son nom de l'Expo 64 dont elle était l'une des entrées principales. Utilisée désormais par toutes les familles lausannoises, ce parc est décrit comme *un cheminement en pente douce, avec des milliers de rosiers, une vallée qui paraît presque irréaliste, comme figée dans le temps. Une petite bulle où il fait bon s'attarder.* Comment soupçonner alors qu'au cœur de cette vallée bucolique, un chemin bétonné et discret nous conduise sous terre dans un abri de la protection civile, aménagé en centre d'hébergement d'urgence et décrit par un de ses veilleurs comme les *boyaux de l'enfer*.

La première fois que je m'y suis rendu, je suis tombé sur un spectacle effectivement dantesque: devant la porte de l'Abri des dizaines de sans-abri s'agglutinent dans la pénombre dans le mince espoir d'y trouver refuge. La porte d'entrée était couverte de marques laissées par des personnes restées dehors et qui avaient tapé désespérément contre pour qu'on les laisse entrer. Si l'Abri a une capacité totale de 102 places, la Municipalité a décidé de geler l'accueil à 50 lits malgré l'augmentation des personnes refusées chaque soir. Pour des raisons à la fois politiques - ne pas favoriser le fameux *appel d'air* - et un prétexte de couverture d'assurances.

Le tri, plaque tournante de la nuit

Ainsi chaque soir est le théâtre d'un spectacle cruel et pathétique, un drame à répétition qui se déroule selon le même rituel, jour après jour. A 22h les veilleurs sortent de l'Abri et font face à 80 personnes qui se pressent devant la porte, dont toutes ne rentreront pas. L'atmosphère est extrêmement tendue. Le tri à l'entrée est la plaque tournante qui décidera de la nuit selon une implacable logique binaire: à l'intérieur, au chaud avec un repas abondant, un lit et des draps propres; à l'extérieur, dehors, à errer dans le froid jusqu'au matin suivant.

Ce moment de bascule est bien sûr aussi un geste dramaturgique d'une grande violence narrative, et fait de cette cérémonie un lieu d'observation hors du commun. Contrairement à mes films précédents, *La Forteresse* ou *Vol Spécial*, je ne vais pas rester uniquement dans le huis-clos de l'institution mais sortir par moments pour suivre un de nos personnages dans sa survie, diurne et nocturne. Selon le résultat, j'entrerai dans l'Abri pour la nuit, ou je suivrai un ou plusieurs refusés dans leur errance nocturne.

Le film (que j'ai en tête)

Je filmerai en cinéma direct la vie au quotidien de ce centre d'hébergement d'urgence, aussi bien du côté des usagers que celui du personnel. Je travaillerai en immersion, à hauteur d'homme. Je serai proche des veilleurs de l'Abri, dont l'investissement va bien au-delà d'un simple job saisonnier. Ils sont tous très concernés par la précarité et, pour certains, se sentent investis d'une *mission humanitaire*.

Pourtant leur tâche est rude: quels sont les critères retenus pour choisir ceux qui peuvent rentrer et ceux qui doivent rester dehors? Comment expliquer aux usagers qu'ils ne peuvent accepter que 50 personnes alors que l'Abri a une capacité de 100 lits? Confrontés à ces refus quotidiens, quels sont leurs cas de conscience? Comment, malgré tout, arriver chaque soir à composer avec ces démunis de toutes origines un *vivre ensemble*? Je veux montrer le double visage de ce travail: celui de la lourde tâche de *trier les pauvres* à l'entrée, et celui de l'accueil qui offre nourriture, réconfort et un lit chaud pour la nuit.

Face à eux, les sans-abri sont livrés à eux-mêmes, dans l'incertitude de leur avenir. Ils survivent au jour le jour dans un combat qui les épuise. Comment font-ils pour tenir le coup? Comment vivent-ils l'exclusion? Quel regard portent-ils sur la Suisse? Quels rapports

entretiennent-ils eux avec les habitants de Lausanne? Malgré les conditions d'accueil de plus en plus difficiles, s'accrochent-ils ou vont-ils finir par partir? Quand la bascule du tri aura tranché, je serai proche de certains refusés. Je veux les connaître et les suivre, jusque dans leur recherche d'un abri de fortune, jusque dans les toilettes, les caves, les entrées d'immeubles et les parkings.

Du soir au matin

Je serai là le matin, quand tous doivent quitter l'Abri. Les veilleurs fatigués boivent un dernier café et rentrent se coucher. Pour les sans-abri, une journée d'errance débute: quête de travail pour certains, mendicité pour d'autres, deal au coin d'une rue ou petits larcins pour quelques-uns. Je souhaite faire des portraits intimes, révélateurs de la personnalité et de la situation de chacun, usagers comme veilleurs.

Et chaque soir, la bataille pour une place au chaud dans l'Abri recommence, c'est comme un rituel mais c'est chacun pour soi. Le veilleur qui a dit *oui* le soir d'avant, devra dire *non* pour laisser la place à un autre. Durant 6 mois, de décembre à avril, de jour comme de nuit, je veux observer ce cycle d'exclusion et d'accueil, ce flux et ce reflux de la misère. Quels liens vont se tisser entre chacun? Quelle humanité va se dégager de ce combat pour la survie et la dignité? L'espoir d'une vie en commun est-elle encore possible?

Une démarche de salubrité publique

La plongée dans ce monde d'exclus m'a profondément touché et révolté, d'autant plus que Lausanne est ma ville. Comment peut-on refuser par calcul stratégique un lit à ceux qui en ont un besoin vital? Il est naïf de croire que ces exclus partiront d'eux-mêmes. Pour aller où? La limitation de l'accueil n'aura que peu d'incidence sur le parcours des migrants qui fuient une situation invivable ailleurs.

Notre pays a beau se barricader, il restera pour longtemps une terre d'accueil pour tous ceux qui cherchent un abri. Une problématique que l'Europe partage à une échelle plus large.

Peut-on ignorer ces populations qui souffrent autour de nous? Peut-on s'accommoder d'une politique de l'autruche? Je ne veux pas faire un film militant dictant une pensée ou proposant des jugements à l'emporte-pièce. Je suis un témoin privilégié, qui cherche à questionner le réel pour donner matière à réfléchir et à débattre.

Je considère mon cinéma comme un outil démocratique et pédagogique permettant d'appréhender une réalité méconnue et refoulée. Je souhaite faire un film ouvert à une large audience qui suscitera un débat en Suisse et à l'étranger sur le sort réservé aux migrants fortement précarisés. Sans complaisance, mon regard n'est pas là pour juger mais pour interroger au plus intime une réalité dont chacun se fera sa propre opinion et peut-être sa prise de conscience.

J'ai choisi de montrer le quotidien de l'Abri et son fonctionnement dans toutes ses dimensions humaines, à travers la diversité de situations, de comportements, de paroles et de regards. Je pressens que les enjeux humains à l'œuvre dans ce microcosme témoignent de la mise à l'écart de ceux que la Suisse et l'Europe ont désignés comme un danger, voire comme des ennemis. Jusqu'où irons-nous pour tenir à distance la misère et les malheurs du monde?

Fernand Melgar, décembre 2012

Photo suivante: Julie, veilleuse, procède au tri devant l'Abri, 14 novembre 2012, température ext. 4°



JOURNAL DES VEILLEURS jeudi 16 décembre 2010

21h00 Il neige depuis 1 heure, une fine couche commence à se déposer sur le sol.

22h00 45 personnes rentrent. 6 Roms restent dehors, nous sommes en surnombre, ils sont refusés. (*Marmotte* et *Sleep In* complets)

23h00 Arrivée de 2 SDF lausannois, nous les prenons. Colère des Roms refusés. Ils frappent sur la porte.

00h00 Appelle Police pour qu'ils apportent des sacs de couchage pour ceux qui vont dormir dehors. Police dit qu'ils ne font plus cela. Ils se déplacent à l'Abri pour faire partir les Roms refusés.

00h30 Michaël, jeune SDF lausannois téléphone, il est devant l'Abri et veut rentrer. Nous l'acceptons. MAIS il sait qu'il est prioritaire à l'entrée à 22h00. Ce n'est pas la première fois qu'il arrive en «Guest star». Il connaît les horaires. Nous l'informons que la prochaine fois qu'il ne respectera pas l'heure d'entrée, il sera refusé. Il a été informé à plusieurs reprises déjà, s'il n'en tient pas compte nous lui refuserons l'entrée.

00h30 – 01h00 «Milo» (Rom, env. 40 ans), ivre squatte devant l'entrée de l'Abri, couché par terre. Son fils de 12 ans ainsi que sa mère sont à l'intérieur. Ils se parlent par dessous la porte d'entrée, le gamin pleure. Nous finissons par le faire rentrer. 49 personnes au final dorment dans l'Abri ce soir.

Calme à partir de là, les gens dorment. Le message est passé, tout le monde respectueux du règlement. À nous veilleurs de faire en sorte qu'ils continuent de respecter les règles en étant un peu vigilants et en rafraîchissant la mémoire de ceux qui oublient vite.

Réveil calme le matin. Tout le monde respecte les lieux. Bonne ambiance.

Veilleurs : Julien, Julie, José



9

Protection civile



L'Abri, la cour des miracles

L'Abri a une capacité totale de 102 lits répartis dans 3 dortoirs. À son ouverture, un quota de 25 places disponibles par soir est imposé. En 2009, l'accueil est porté à 50 lits. Depuis, malgré l'augmentation des personnes refusées chaque soir, la Municipalité a décidé de geler à 50 places. Une exception a été faite lors de la vague de grands froids au printemps 2012 en portant la capacité à 75 lits.

La cinquième roue du carrosse

L'Abri est une structure de dernier recours, d'où son ouverture tardive. Alors que l'accueil aux deux autres centres se fait entre 20h30 et 21h, l'Abri n'ouvre qu'à 22h. Ceux qui n'auraient pas trouvé de place à Lausanne, mais aussi à Vevey ou à Yverdon ont la possibilité de se présenter à l'Abri. Cependant, même en tant que *roue de secours*, c'est la structure la plus engorgée, créant ainsi de fortes tensions et l'intervention systématique de Police-Secours pour chasser les exclus.

Éloignée du centre, d'un confort sommaire et par la grande promiscuité qui y règne, cet ultime alternative à passer une nuit dehors est la structure d'urgence la plus précaire. Diane, une veilleuse de la première heure: «Ici, on est au fond du fond. Les gens qui arrivent pour la première fois sont terrorisés. C'est un bunker au bout d'un long boyau de béton. Ça pue, c'est sale, c'est moche. Ce n'est pas le Ritz!»

Une équipe solidaire

Le personnel de l'Abri est formé d'un intendant et de 7 veilleurs, engagés 5 mois par année. Certains y travaillent depuis le début alors que d'autres viennent de commencer. Mais tous aiment ce job pas comme les autres et espèrent recommencer chaque hiver.

Les veilleurs sont indifféremment suisses ou d'origines étrangères. Ils n'ont pas de formation spécifique dans le social et se sont tous

formés sur le tas. Ils ont été choisis pour leur polyvalence, la maîtrise de langues étrangères et leur sens du contact humain. Le reste de l'année, ils sont vigneron, sommelière, ouvrier dans le bâtiment, chômeuse, manœuvre ou cuisinier.

Au début, les veilleurs assumaient les tâches d'accueil, de repas et de surveillance mais faisaient aussi office de traducteurs occasionnels, d'infirmiers de fortune et d'assistants sociaux à bon compte. Ils étaient à disposition pour toute information et orientation vers le réseau d'aide d'urgence de la Ville. Mais pour José, le plus ancien veilleur, son travail s'est dégradé: «En passant de 25 à 50 personnes, on a moins de temps à leur consacrer. Avant, on pouvait faire du social, car on avait plus de temps pour parler avec eux.»

Leur travail est devenu difficile, parfois épuisant car chaque soirée apporte son lot d'émotions et d'imprévus. Constamment sollicités, toujours sous pression, leur travail oscille entre celui de samaritain et de force de l'ordre. Pourtant, à les entendre, leur relation avec les usagers reste d'une intensité peu commune. Ils disent recevoir plus qu'ils ne donnent et accomplissent leur tâche avec conviction. Conscients du caractère particulier de leur fonction, ils qualifient volontiers leur travail d'*humanitaire*.

Chaque nuit, trois veilleurs sont présents de 21h à 8h30. En marge des directives de la Ville, ils ont une totale liberté d'action et de décision. L'intendant Simecek explique: «Les veilleurs forment une équipe même s'ils ont des tempéraments différents. S'il y a un problème, ils doivent travailler en famille et se débrouiller eux-mêmes.» Julie, une des veilleuses, rajoute: «On vote toujours pour prendre des décisions. On n'est pas toujours d'accord et des fois on s'engueule, mais on décide toujours ensemble.»

Photo précédente: attente devant l'Abri, 23 décembre 2012, température ext. 6°

À chacun sa méthode

La tri à l'entrée, l'augmentation des refus, les tensions entre les communautés, les problèmes d'addiction et de violence divisent les veilleurs. Certains comme Julie prônent une attitude bienveillante: «On ne peut pas faire ce métier et être froid. Ces gens sont des crève-cœurs. Je me considère comme une maman ici. J'ai énormément de patience.» Ou José: «Je ne suis pas accro à la règle et j'essaie d'être cool. On est un peu plus olé-olé que dans les autres structures lausannoises. Dès fois à nos dépens.»

D'autres estiment qu'il faut mettre un cadre plus restrictif et ne pas hésiter à intervenir, comme Diane, l'aînée: «Il y a des veilleurs qui ont de la peine à dire non et après, c'est foutu. Il faut être ferme et pousser une gueulante de temps en temps. Entre veilleurs, il n'y a pas de hiérarchie. Mais entre eux et nous, on est obligé d'être les chefs. Quand on en vire un, ils doivent nous respecter.» Le jeune Julien au look de rasta rajoute: «Je n'aime pas les flics, mais ici, je dois faire le flic pour le bien de l'endroit et des usagers.»





le tri, un choix impossible

Chaque soir, les veilleurs doivent procéder au tri. Ils sortent à 22h. précises et comptent le nombre de personnes qu'ils ont en face d'eux. Entre 50 et 80 personnes s'agglutinent chaque soir devant la porte. Diane explique: «Ils ne sont pas violents, mais c'est très tendu. C'est bruyant et ça pousse de partout. C'est un raz-de-marée d'êtres humains qui essaient de passer coûte que coûte. On s'habitue, mais de choisir comme ça, c'est un peu l'arène».

Les directives sont claires: la priorité est donnée aux sans-abri de la région lausannoise, aux femmes et enfants, aux personnes âgées ou handicapées et aux personnes qui travaillent. Les places qui restent sont attribuées en essayant de respecter un équilibre entre les ethnies présentes.

Julie n'est pas à l'aise: «On doit aller très vite, on choisit sans vraiment réfléchir car les esprits s'échauffent et les insultes fusent. Arrivé à 50, on leur claque la porte au nez. Chaque soir, c'est un moment terrible. Surtout d'entendre frapper sur la porte métallique ceux qui sont restés dehors.» Julien rajoute: «Quoi que tu fasses, c'est injuste. On est censé accueillir les gens, mais on doit les repousser et leur crier dessus chaque soir».

Ce moment de tri est doublé d'une incompréhension par les usagers: malgré une capacité de 100 lits, seules 50 personnes seront admises. José avoue le dilemme: «Quand il fait -10° dehors et qu'une personne te supplie de laisser rentrer son frère ou son mari alors que l'Abri est à moitié vide, va lui expliquer que c'est une question de politique de la Ville».

Le système des réservations

Conscient du problème, le Service social de la Ville de Lausanne a décidé, après un long audit, de mettre en place un système informatique de réservation en décembre 2012. Afin d'éviter la cohue du soir, chaque sans-abri est tenu de se présenter le matin entre 8h30 et 12h dans un confortable *espace d'accueil* au centre-ville afin d'y obtenir une carte personnelle qui lui assure en théorie une réservation dans l'un des abris d'urgence de la Ville.

Chaque carte donne droit à un certain nombre de nuitées en fonction du statut de l'utilisateur. Un enfant mineur ou une femme reçoit quinze nuitées d'affilée, un homme célibataire trois et un couple marié sept. Lorsque la carte est échue, chacun est tenu de renouveler sa réservation, mais sans garantie d'obtenir de nouvelles nuitées.

Six personnes ont été engagées pour gérer les réservations et un coûteux système intranet relie les centres d'aide d'urgence. Chaque veilleur a ainsi l'occasion le soir de voir en temps réel l'état des réservations et consulter la météo du soir. Trois nuits d'affilée en dessous de zéro libèrent quelques places supplémentaires dans les abris.

Le peu de places à disposition est distribué à l'espace d'accueil en moins d'une demi-heure après son ouverture. Plus feutrée et plus administrative, la tension reste vive entre les sans-abri qui tentent désespérément de négocier un lit où ils pourront passer la nuit. Impuissants, les assistants sociaux, grille Excel et graphique à l'appui, leur montrent à l'écran la saturation des centres. Ils leur proposent de tenter leur chance le soir-même.

En effet, les abris d'urgence conservent chacun cinq places disponibles qui seront données à l'ouverture aux personnes sans carte. De même, une réservation non-utilisée sera immédiatement réattribuée au premier venu. Mais elles ne seront en aucun cas suffisantes pour répondre à la demande.

Après une semaine de la mise en route du système des réservations, José le veilleur constate: «Le problème a été déplacé, mais rien n'a changé. C'est le même bordel tous les soirs. On refuse toujours autant de monde et les gens se battent pour les quelques places disponibles». Et Julie, amère: «Dépenser tout ce fric pour ce système alors qu'il suffisait de mettre à disposition quelques places en plus».

Une vingtaine de refusés africains, maghrébins et roms restent devant la porte de l'Abri dans l'espoir d'entrer à l'intérieur. Le décompte final des veilleurs affiche complet. Police-Secours est chargée de dégager l'entrée.

- C'est complet, il vous faut partir d'ici, Messieurs!
- On est traités comme des chiens en Suisse! S'exclame un Rom.
- Alors, il vous faut rentrer chez vous, lui rétorque un agent.

Les hommes tournent le dos aux policiers et partent dans la nuit.



Business Festive

CL-DeLorme

5010 100



50

Prilly



50

l'errance dans la nuit

Chaque soir à Lausanne, des dizaines de personnes sont refoulées devant les structures d'hébergement d'urgence ou ne s'y présentent tout simplement pas, sachant qu'elles n'auront aucune chance d'y trouver un lit. Une longue nuit froide commence.

Bien qu'il ne soit pas interdit de dormir dans la rue, les patrouilles de Police-Secours réveillent toute personne assoupie sur un banc, dans un parc public ou dans un arrêt de bus, lui demandent de se lever et de quitter les lieux. Jean-Philippe Pittet du service de presse la police précise: «Nous nous assurons que la personne n'est pas en hypothermie ou dans un coma éthylique. Il fait trop froid pour dormir dehors». Le chef de Police-Secours Jean-Claude Nardin rajoute: «Pour une ville touristique comme Lausanne, ça fait mauvais genre des gens qui dorment sur des bancs. Alors, on leur demande gentiment de partir».

Sur dénonciation, la police intervient régulièrement dans les cages d'escaliers, les caves d'immeubles ou les parkings pour déloger ceux qui ont trouvé un abri de fortune. «On est un peu mal pris, constate Jean-Claude Nardin. On suggère au plaignant d'installer une porte à code et au sans-abri, on essaie de l'amener quelque part au chaud. Mais ce n'est pas facile, il n'y a pas de place dans les abris. Quand il fait vraiment froid, on leur donne un sac de couchage».

Récemment, suite à des déjections laissées par des visiteurs nocturnes, les derniers lieux publics chauffés sont dorénavant fermés pendant la nuit: parkings souterrains, salles d'attente de gare, toilettes publiques, etc. Au dire de plusieurs sans-abri, il est devenu presque impossible de trouver la nuit un lieu chauffé à Lausanne.

Trouver un abri pour la nuit

Amadou a quitté, comme beaucoup d'Africains régularisés, l'Espagne

en crise après de 6 ans de travail. Arrivé il y a 6 mois à Lausanne, il a réussi à dormir en moyenne 4 nuits par mois dans des abris d'urgence. En tant que jeune célibataire, il ne correspond pas aux critères de vulnérabilité prioritaires. Il a trouvé un petit cabanon délabré dans la zone industrielle de Malley. Il attend minuit pour être sûr que personne ne le repère et y entre discrètement. Il pleut à l'intérieur et il y fait très froid. Il pose son sac de couchage sur un carton, met plusieurs couches d'habits et tente tant bien que mal de grappiller quelques heures de sommeil. Malgré une toux profonde qui ne le quitte plus, Amadou ne se plaint pas: «Pour le moment, la police ne vient pas ici et je suis un peu abrité du vent».

Lutter contre le froid

D'autres comme Murad, jeune Tunisien à la dérive qui a déjà passé trois ans en Italie et deux ans en France, explique qu'il ne se présente même plus devant les centres d'urgence: «Si tu connais les veilleurs, tu entres. Autrement, tu restes dehors. On est traité comme des chiens». Lui et ses compatriotes dorment depuis plusieurs mois près du parking de la Riponne au centre-ville. Une dizaine de Maghrébins se retrouvent chaque soir vers 18h. Ils s'installent par terre et passent leur soirée ici à parler du pays, fumer des joints et boire des bières. Serrés les uns contre les autres, sur des cartons en guise d'isolation, ils essaient de se tenir chaud et de s'endormir.

Murad se souvient: «Un soir, il faisait vraiment trop froid. Je suis allé me réfugier dans des toilettes publiques. Mais le chauffage ne marchait pas. J'ai mis un carton par terre pour dormir. Je ne pouvais plus me réveiller tellement il faisait froid. Heureusement, j'avais laissé la porte des toilettes ouverte et un monsieur est entré. Il m'a pris, m'a mis dans sa voiture pour me réchauffer et m'a dit: «Mon fils, si tu étais resté encore une demi-heure, tu étais mort».

Photo précédente: Amadou erre dans les rues de Lausanne, 19 novembre 2012, température ext. 0°

Frank, ouvrier du bâtiment ghanéen, régularisé en Italie et en possession d'un permis de travail Schengen désespère chaque soir devant l'Abri: «Ils ne me prennent jamais. Une fois que je me retrouve devant cette porte de bunker fermé, c'est l'angoisse. Il fait trop froid pour dormir dehors et je ne veux pas mourir. Je marche alors toute la nuit pour me réchauffer. Dès fois, je fais une pause à un arrêt de bus. Mais jamais plus d'une heure, autrement tu n'arrives plus à déplier tes jambes. Le matin tu es crevé. Comment tu fais alors pour aller travailler dans ces conditions?».

Les couples séparés

César et Rosa, jeune couple d'Espagnols, sont fraîchement arrivés à Lausanne pour chercher du travail dans l'hôtellerie. En tant que femme, Rosa est prioritaire devant les hébergements d'urgence. «Chaque soir, c'est la même angoisse. On arrive devant l'Abri avec la boule au ventre, car on ne sait jamais si mon mari pourra entrer ou pas. La première nuit où lui n'a pas eu de place, c'était horrible. Je suis restée seule à l'intérieur avec des hommes alcoolisés qui me harcelaient et je savais que César allait dormir dehors dans le froid. Je n'ai pas pu dormir et j'ai pleuré toute la nuit. La situation en Espagne est terrible, mais ici en Suisse, c'est l'enfer.»

Impuissant face au drame

L'Équipe Mobile Urgences Sociales (EMUS) mise sur pied par la ville de Lausanne il y a une année a notamment pour mission de venir en aide aux personnes qui dorment dehors. Lors d'une de leur patrouille nocturne, un équipier raconte: «On est bien démunis face aux sans-abri. On trouve un jeune homme sur un banc grelottant au milieu de la nuit. Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse? Les structures d'urgence sont saturées. On lui offre un café, une barre de céréales et on discute un moment avec lui. On a découvert qu'une salle d'attente de

la gare de Renens restait ouverte pendant la nuit, alors, on les amène là-bas. C'est juste de la bricole tout ça».

Le matin venu, lorsque les sans-abri se presseront au nouveau centre des réservations pour trouver des nuitées au chaud, c'est le même discours d'impuissance. Un assistant social explique: «C'est lundi, 9h du matin et je n'ai plus aucune place de libre dans aucune des structures pour les deux semaines à venir. Je vais donc passer ma matinée à expliquer aux gens qu'il n'y a plus de place. Ils sont souvent fâchés et me disent qu'ils n'ont pas d'autres solutions que de dormir dans la rue. C'est franchement dur à entendre, surtout parce qu'on est ouvert depuis seulement une semaine».

Sow Amadou, 37 ans (M)



Photo

Sow Amadou, 37 ans (M) - 0196

Ajouter

Date debut * 13 12 2012

Date fin *

Durée * jours

Lieu * Abri PC Malley ▾

Remarque

- La réservation est
- Comme demandé
 - Différente que souhaitée
 - date différente
 - durée différente
 - date et durée différentes



Calendrier des disponibilités par lieu

Décembre	J	V	S	D	L	M	M	J	V	S	D	L	M	M	J	V	S
Abri PC Malley	13	13	13	13	13	13	13	13	13	13	13	13	13	13	2	3	4
La Marmotte	10	10	10	10	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	7	8	10

■ Lits disponibles
 ■ Lits urgence seulement
 ■ Aucun lit disponible

Calendrier personne : Sow Amadou

Décembre	J	V	S	D	L	M	M	J	V	S	D	L	M	M	J	V	S
Abri PC Malley																	
La Marmotte																	

■ Pause
 ■ Sanction
 ■ Réservation
 ■ Urgence

Observation

Enregistrer Enregistrer et imprimer Annuler

fin	Durée	Remarque
2012	5	
2012	3	G3
2012	1	
2012	1	
2012	1	



histoires d'exclus

Vous allez découvrir, dans les pages qui suivent, des personnages et des récits que j'ai découverts en traînant dans les rues de Lausanne, à la soupe populaire ou dans l'une des structures d'urgence depuis mai 2012. Certains sans-abri sont partis, des nouveaux sont arrivés. Ce seront alors des nouveaux parcours individuels, d'autres drames. Mais le principe reste identique: s'ils sont dans la rue, c'est qu'ils doivent faire face à une situation qu'ils n'ont pas choisie.

Face à eux, une équipe de veilleurs soudée qui acceptent de les accueillir chaque nuit pour leur donner le gîte et le couvert; qui acceptent cette confrontation permanente avec le désarroi et l'exclusion; qui acceptent chaque soir d'appliquer non sans peine un règlement qui prive certaines personnes de droits humains élémentaires: manger et dormir à l'abri.

Aucun des veilleurs qui travaillent à l'Abri PC de la Vallée de la Jeunesse ne m'a laissé indifférent. Je les aime suffisamment pour avoir envie d'en faire les acteurs de mon film et la majorité d'entre eux m'ont donné leur consentement pour participer à ce projet. Plusieurs sans-abri, réticents au départ à être filmés et partager une vie qu'ils qualifient souvent d'humiliante, sont également d'accord de témoigner de leur situation, tant leur sentiment de désespoir et d'impuissance est violent.

La vie à l'Abri est réglée comme une horloge. Pourtant au sein de cette structuration de l'espace et du temps qui se veut rigide, s'imbriquent et se déroulent une foule d'événements, de situations et de dialogues, qui m'ont laissé à chaque visite fasciné, perplexe ou révolté. Chaque nuit est une véritable mine d'anecdotes, de moments drôles ou pathétiques, banals ou insoutenables. Des récits toujours porteurs de sens révèlent une réalité beaucoup plus vaste que celle de l'Abri: la réalité

des flux migratoires liés à la crise économique qui frappe l'Europe et que ma ville cherche à écarter en imposant des quotas d'admissions dans les centres d'hébergement d'urgence.

Sur un tournage au long cours, je veux partager le destin de quelques sans-abri pendant leur séjour à Lausanne. Je les suivrai dans leur quête de travail, d'argent, de nourriture ou simplement d'un lieu pour se tenir au chaud. Ces personnages choisis me mettront en relation avec ceux qui les entourent, qu'ils soient veilleurs, policiers, assistants sociaux, bénévoles ou visiteurs. Ils me donneront accès à d'autres lieux chargés de les accueillir: soupe populaire, centre d'accueil de jour pour migrants, unité médicale d'assistance aux population vulnérables, etc. Seule une vue d'ensemble me permettra de raconter la face cachée d'une population grandissante de migrants en situation fortement précarisée.

MARIANNA & DANUD, sans-abri, mendiants

«Ça fait environ deux mois que nous sommes à Lausanne. Nous venons tous du même village en Roumanie. Chez nous, c'est vraiment dur, nous n'avons rien. Mais ici, c'est dur aussi. J'essaie de travailler comme femme de ménage. Mon mari Danud a demandé à des agriculteurs, sur des chantiers. Mais c'est impossible, on ne trouve rien. Et de toute manière, nous n'avons pas l'autorisation de travailler en Suisse.

Danud a trouvé une fois du nettoyage à faire dans une épicerie un jour par semaine. Pour un mois, la dame lui a donné en tout 100 CHF. Pour nous, c'est assez. On est prêt à faire n'importe quoi. L'idéal serait de trouver un travail où on gagne 500 CHF par mois.

En Roumanie, j'ai 6 enfants. Ils vivent chez ma mère et ils vont tous à l'école. On reçoit une allocation familiale par enfant de 10 EUR par mois. Ce n'est pas assez pour les nourrir. J'essaie de leur envoyer le plus d'argent possible tous les mois, peut-être 100 CHF. C'est dur, je pense sans cesse à mes enfants. J'ai des photos d'eux que je garde toujours sur moi. Ce que je veux, c'est qu'ils puissent rester à l'école.

Je suis enceinte de 2 mois. On ne voulait pas garder l'enfant avec mon mari. On est allé à Point d'Eau et ils ont pris rendez-vous à l'hôpital pour moi. J'ai beaucoup pleuré et j'ai prié Dieu. J'ai décidé de garder le bébé. Je suis croyante.

J'ai la tête qui tourne. Quand je suis assise, je ne me sens pas bien, j'ai toujours envie de vomir. Je suis très fatiguée. Le soir, on dort sur des cartons avec toute ma famille sur le parking du vélodrome. Des fois, la police nous réveille et on doit partir. On marche alors toute la nuit jusqu'au matin.

Nous allons tous les dimanches à l'Église de St-Martin pour prier. Les gens sont vraiment gentils là-bas et nous saluent. Mais dans la rue, les gens nous regardent toujours de travers. Ils nous prennent pour des voleurs. Mais regarde ma main, j'ai mes cinq doigts. Je suis une mendicante, mais je ne suis pas une voleuse. Mendier, c'est dur. Les gens quand ils passent, ils disent: «*Rentre chez toi! Travaille!*» Moi, je leur dis: «*Oui, aidez-moi, je veux trouver du travail.*»



«Le dimanche, c'est notre jour de repos. Nous faisons un bon repas que l'on partage en famille. Nous mangeons tôt, avant 10 heures le matin, pour ne pas déranger les gens des immeubles voisins qui viennent se promener dans le parc. S'ils nous voient cuisiner ici, ils appellent la police pour nous chasser.»



DANIEL SIMECEK, intendant

«L'Abri a été ouvert pendant l'hiver 2001 après la mort d'un sans-abri à Lausanne. Des bénévoles ont pris en charge l'accueil pendant 2 ou 3 mois. En juillet 2002, j'ai été convoqué par le Service social: *«Vous êtes adjudant à l'armée et aux pompiers, vous connaissez les abris de la protection civile. Il faut que vous nous rendiez service.»* J'ai été engagé comme intendant de l'Abri pour gérer le tout: le planning des veilleurs, le linge, la nourriture, le matériel. Je viens trois matins par semaine pour faire le point avec ceux qui ont fait la nuit et je donne de temps en temps un coup de main le soir à l'entrée. C'est devenu ma deuxième famille.

Ce travail, c'est quelque chose qui me prend aux tripes. Je suis dur avec les usagers mais aussi dur avec moi-même. Je suis Cancer ascendant Cancer et ça me touche à l'intérieur. Mais je ne peux pas me laisser aller sinon on se fait bouffer en moins de deux. Les veilleurs ont tendance à être trop coulants et je dois aussi les remettre à l'ordre. Je suis le méchant et j'assume.

Un matin, au réveil, un gaillard ne voulait pas se lever. Je l'ai tiré par les pieds, mais il est retourné dans son plumard. Tout d'un coup il s'est levé et a voulu me taper dessus. Pour finir, un veilleur est venu en renfort. On l'a fait sortir et on lui a dit qu'on était désolé, mais comme il ne voulait pas obéir, il ne pourrait plus venir pendant une semaine. Il faisait froid dehors, mais il l'avait bien cherché.

Je suis conscient qu'il y a de la pauvreté autour de nous. Je me dis qu'il faut faire avec. Ce sont des gens qui existent, des vivants comme nous qui méritent de vivre. Ils méritent d'avoir à manger, à boire et un toit pour dormir. On doit faire le maximum, mais on ne peut pas donner à tout le monde. On doit donner en priorité aux Suisses. Mais les Suisses, combien on en a à l'Abri? Deux, trois? Et c'est tout. Tout le reste, ce sont des étrangers.»



ATTENTION
DE LA BRIGADE CIVILE DOMESTIQUE
EN TOUT TEMPS EN CAS D'INCIDENTS DE POLICE
POURRA ÊTRE EFFICACE AVEC LES MEMBRES
DE LA BRIGADE CIVILE

Service Client (Service Client)
10, rue de la République, 13001 Marseille
Tél. 04 91 26 26 26 / Fax 04 91 26 26 26
SOPHY POPALONE
A Marseille 13001, 10, rue de la République
04 91 26 26 26
Membre de la Brigade
10, rue de la République
13001 Marseille

Changement de literie
Les lundi et jeudi Matin
Le linge doit obligatoirement être
mis dans les charriots



«Je ne suis pas raciste. Mais depuis une année, on a de plus en plus de Noirs. Ils arrivent d'Espagne ou d'Italie. Là-bas, tant qu'il y avait du travail, ils les ont gardés et même donné des papiers. Tout d'un coup, c'est la crise et ils s'en débarrassent. Avec leur visa Schengen, on en est rempli chez nous. On s'est posé la question si on devait les accepter à l'Abri. Par rapport à nos locataires habituels, ils prennent trop de place.»



ALIYOU & AMADOU, sans-abri, vendeur et ouvrier agricole

«Nous sommes Sénégalais et nous sommes arrivés ensemble en Espagne en 2006, on s'est rencontrés sur le bateau. Même si c'était dur, on travaillait et on partageait un logement. On a même obtenu un permis européen de résidence.

Mon ami Aliou vient de Dakar et il est l'aîné de la famille. À Barcelone, il était vendeur et gagnait 1'700 EUR par mois. Il envoyait tous les mois de l'argent à sa famille. Il a pu ainsi payer les études de sa sœur.

Moi, je suis Peul et je viens de la région de Saint-Louis. Je suis aussi l'aîné. Je suis d'abord parti en Mauritanie. Là, j'avais une boutique et je gagnais bien ma vie. À force de voir les gens partir en Europe, j'ai voulu tenter ma chance. Je suis parti pour l'Espagne où je travaillais dans l'agriculture. Je regrette énormément, car je gagnais plus en Mauritanie.

À cause de la crise, on a perdu nos emplois, puis notre appartement. On a décidé de remonter vers le Nord. On a mis notre argent en commun et on est parti pour la Suisse car nos papiers nous permettent de travailler dans l'espace Schengen. Mais ici, on ne trouve pas de travail et on n'a plus d'argent. N'ayant qu'un repas le soir à la soupe populaire, j'ai perdu 10 kilos. On dort presque toujours dehors depuis notre arrivée. La nuit, c'est impossible de dormir plus de 2 heures de suite tellement il fait froid.

La police n'arrête pas de nous contrôler dans la rue et nous réveiller la nuit quand on dort sur un banc. On n'est pas venus en Suisse pour demander l'asile, car on n'a pas de problème politique dans notre pays. Notre problème, c'est qu'on n'a pas d'argent. On nous propose souvent de vendre de la drogue. C'est un moyen facile d'obtenir un peu d'argent. Mais on ne veut pas faire ça. Nous ne saurions même pas comment faire. Nous avons toujours gagné notre vie honnêtement. Mais chaque jour c'est plus dur.

On est coincés ici. On ne peut pas rentrer au pays les poches vides. La famille compte sur nous. Au Sénégal, il n'y a aucun avenir, tout est bouché. Quand il y a de l'argent il y a toujours de l'espoir. Et ici il y a de l'argent. Si ça ne marche pas ici, on part pour l'Allemagne.»



Amadou s'est installé pour la nuit dans un abri de fortune. Après avoir mis plusieurs couches d'habits, il se glisse dans un sac de couchage posé sur des cartons. Comme chaque semaine, il téléphone au Sénégal à sa mère célibataire qui s'occupe de son frère et sa sœur.

- C'est Amadou. Ça va?
- Non, tu dois rentrer. Tu ne trouves pas de travail et tu ne nous envoies plus d'argent. Je ne peux plus payer l'école.
- Je vais trouver, Inch'Allah. Il y a de l'argent ici. Il faut attendre.
- Tu dois nous aider sinon on va perdre notre maison.

JOSÉ, veilleur, artisan du bâtiment

«Je suis un des plus anciens veilleurs. C'est ma neuvième saison. L'hiver, j'ai moins de boulot sur les chantiers, alors j'ai du temps pour l'Abri. J'adore le ski et le snowboard, mais je me terre au fond d'un trou! En même temps, c'est pour aider d'autres à s'en sortir.

J'ai eu une vie assez chaotique et violente. Mon père espagnol est parti avec une Serbe orthodoxe. Ma mère suisse a vécu avec un Tunisien et s'est convertie à l'Islam. Elle est morte quand j'étais jeune et j'ai été trimbalé d'un internat à l'autre. Quand j'ai commencé à l'Abri, ça m'a rappelé d'où je venais et la chance que j'ai d'être libre de faire ce que je veux.

Je me demande si les Suisses sont réellement conscients de la misère qui les entoure. À l'Abri, il y a tellement de détresse mais aussi beaucoup d'amour, il n'y a pas un soir où je suis blasé. Au fil des ans, on s'attache plus à certaines personnes que d'autres. Ce n'est pas évident d'être équitable et de ne pas faire rentrer uniquement ceux qu'on aime bien.

On a 100 lits, mais on doit se limiter à 50. Mais bon, quand ça descend en dessous de zéro, c'est la merde de laisser des lits vides. Et puis un jour, on reçoit un coup de téléphone d'en haut pour augmenter à 60 parce que c'est *le plan grand froid*. N'importe quoi! Entre -1° et -15°, elle est où la différence? On meurt moins à -1°? Je trouve tout ça un peu hypocrite. Et comme par hasard, c'était juste avant les élections...

Les veilleurs, on est à moitié des Saint-Bernards, à moitié des fachos. Soit on les accueille tous, soit on les fout tous dehors, mais on ne doit pas faire le boulot à moitié. Pour un Rom, si il y a un lit, il y a un lit. Allez lui expliquer que c'est à cause d'une *décision politique* qu'il ne peut pas rentrer. Il sait juste que dehors, il fait froid et il veut rentrer coûte que coûte. À sa place, je ferais comme lui. Alors, tous les soirs, on se prend la tête à l'entrée pour faire respecter ce putain de règlement.»



«Au début, je n'étais pas tellement pour qu'on accepte les gamins à l'Abri. Ce trou, ce n'est pas fait pour eux. Mais en fait, quand ils sont là, ça calme les esprits. Ils jouent avec tout le monde et ils amènent un plus au niveau humain. Tous ces gosses, c'est des Roms. Ils sont tellement trimbalés de gauche à droite qu'ils s'en foutent où ils sont. Ils veulent juste être au chaud, avoir un truc à manger et être avec leurs parents.»



ROSA & CÉSAR, sans-abri, employés hôteliers

«César vient de Colombie et moi d'Équateur. On s'est rencontrés en Espagne et nous avons une fille de 10 ans. Nous avons été régularisés et nous avons tous le passeport espagnol. Avec la crise, nous avons perdu notre travail, notre appartement et nos économies. Autour de nous, les gens sont désespérés. Notre voisin s'est jeté par la fenêtre. Nous aimons l'Espagne, mais on ne peut plus y gagner sa vie. Notre fille est restée avec ma belle-mère pour continuer l'école. Nous sommes arrivés en Suisse il y a deux semaines. On doit trouver un emploi vite, nous n'avons pas le choix.

Le premier soir à Lausanne, on ne savait pas où aller. On s'est retrouvé à la soupe populaire pour manger, puis on nous a conseillé d'aller à l'Abri. Il y avait beaucoup de monde. Nous avons attendu une heure sous la pluie serrés les uns contre les autres. Un type de la sécurité est sorti et nous a triés: les femmes, les enfants et les personnes âgées d'un côté, les hommes de l'autre.

Les veilleurs sont sortis et nous ont crié dessus. Tout le monde se bousculait. Comme je suis une femme, j'ai été prise et César a eu la chance de pouvoir rentrer aussi. Il a dû aller dans le dortoir des hommes et moi, dans celui des femmes. J'ai pleuré car nous dormons toujours ensemble depuis qu'on s'est rencontrés.

La journée, nous allons à la bibliothèque pour être au chaud et chercher un emploi sur internet. César a trouvé quelques jours de travail sur un chantier. Cela nous permet de payer les 5.- pour l'Abri, mais même avec cet argent, on n'est jamais sûr d'avoir une place.

Tous les jours, on téléphone à notre fille Alexia pour voir comment s'est passée sa journée à l'école. On ne lui raconte pas grand-chose, mais elle sent que c'est dur ici. Elle pleure souvent et nous demande de revenir.

En Espagne, on avait une vie de famille simple mais heureuse. Maintenant, on se retrouve avec les pauvres. Mais on va se battre et ne pas se laisser aller. Le matin, on va prendre une douche au Point d'Eau pour rester propre; on apprend le français, on essaie de se faire des connaissances, de créer un réseau social et surtout de trouver un travail.»



«J'ai toujours peur qu'ils ne laissent pas entrer mon mari à l'Abri.»

60

Photo suivante: César et Rosa à la caisse de l'Abri, 14 novembre 2012, température int. 24°



Sortie

H

ATTENTION
OCCUPER LA COMMANDE
AVANT DE REVENIR

JULIE, veilleuse, femme au foyer

«C'est dur ce travail. Je suis très émotive comme fille. À chaque fois, je me dis: «*Combien on va en refuser ce soir?*» Quand on ouvre la porte et qu'il y a 70 personnes, ça pousse, ça gueule. Tout le monde a le droit d'entrer, il n'y en a aucun qui mérite plus qu'un autre. Moi-même, je serais la première à écraser quelqu'un pour rentrer avec mes enfants. C'est humain.

Je n'ai pas une vie facile, je suis divorcée avec deux enfants. Je rame, je fais plein de petits boulots. J'ai ma maman qui a l'Alzheimer. En plus, je suis une enfant adoptée. Tout ça fait que je me suis lancée là-dedans à 100%. Je prends ce boulot très à cœur. On m'appelle souvent *la maman*.

Une fois que les *élus* sont dans le couloir de l'Abri, les sourires reviennent. On se connaît, on se lie d'affection à force. Les Blacks discutent avec les Roms, les Roms avec les Maghrébins. Après le repas, ils chantent des fois ensemble. Je trouve impressionnant que dans une telle misère, il y ait cette joie de vivre. C'est une leçon de vie. J'appelle l'Abri *la cour des miracles* parce qu'il y a le pire et le meilleur de l'être humain.

Ce qui est important pour moi, c'est de toujours rester très respectueux avec eux. Dès fois, je me suis fâchée avec mes collègues, car, même si ça fait la 25^{ème} fois que tu dis le même truc à un Rom, tu ne dois pas lui parler comme si c'était un chien. On ne doit pas dépasser certaines limites. Certains veilleurs ne comprennent pas que c'est plus à nous de nous adapter à eux, car eux sont souvent bien incapables de s'adapter à nous et à nos règles.

J'essaie de me protéger et je suis devenue plus rigide avec les années. Ces gens, c'est des crève-cœurs. Mais je me dis: ce n'est pas ta vie, ce n'est pas ton chemin, reviens dans ta réalité.»



Les admissions à l'Abri sont terminées depuis 30 minutes. Une femme et ses enfants ont refusé de rentrer sans le mari. L'homme négocie sous la porte avec Julie la veilleuse:

- Laissez-nous rentrer, on ne sait pas où dormir.
- C'est complet.
- Il fait froid, il y a les enfants.
- Je vous ai dit: votre femme et vos enfants, c'est Ok. Pour vous, c'est complet.
- Vous êtes raciste Madame!
- Non, j'applique le règlement de la Ville. Et vous, vous utilisez vos enfants pour rentrer.

La famille reste une heure devant la porte et finit par disparaître dans la nuit.



MAROUÈNE, sans-abri, footballeur

«Je dors toutes les nuits dehors près de la Riponne avec une dizaine de compatriotes tunisiens. Quand il fait trop froid, on va dans des toilettes publiques. En Suisse, on est les derniers arrivés et tout le monde pense que tout est de notre faute. Avant, c'était la faute des Italiens, puis des Yougoslaves, et maintenant les Arabes!

On n'est pas tous des voleurs, mais on est tous mis dans le même paquet. Je cherche désespérément du travail, mais quand un patron te voit et voit que tu es Tunisien et que le matin il a lu dans le journal qu'un Tunisien avait volé ci et ça... et bien évidemment, il ne t'engage pas.

Je suis fâché contre mes compatriotes qui font des conneries. Quand t'en vois un qui agresse une vieille de 60 ans. Ce n'est pas comme ça qu'on a été éduqué. Si je voyais ça sous mes yeux, je lui sauterais dessus et lui casserais la gueule. On n'a aucune solution et moi aussi je fais des conneries maintenant.

C'est impossible d'obtenir des papiers, impossible de trouver du travail et impossible de rentrer chez nous. J'appelle ça *le piège de l'Europe*. Avant, j'étais footballeur. Depuis que je vis en Europe, j'ai changé. Je fume tout ce qui passe devant moi, cigarettes, hash, cocaïne. Ça aide à oublier la situation.

Il n'y a aucun espoir pour moi ici et chez moi... encore moins. Il y a eu de l'espoir pendant 2 heures après la chute de Ben Ali. Après, on a très vite compris que ça allait aller mal. C'est même pire qu'avant. Tu vois partout des mecs avec des barbes. Tu ne peux plus boire, plus baiser, plus rien faire. Ce n'est pas ça l'Islam. Ce n'est pas comme ça que je veux vivre.

On est une génération sacrifiée. J'espère que la future génération, dans 30 ans, elle vivra mieux que nous. En Tunisie, on a bien traité les touristes européens. On a accueilli plus de 10'000 Libyens qui fuyaient Kadhafi. Et on est un tout petit pays. Et la Suisse, elle ne peut pas accueillir 3000 Tunisiens?»

WC



- Joyeux Noël!

68

Photo suivante: mendiant rom à la place de la Riponne, 24 décembre 2012, température ext. 6°



GUILLERMO, veilleur, manoeuvre

«J'ai quitté l'Argentine sans un sou il y a dix ans. Mon pays était en faillite et il n'y avait plus rien à faire là-bas. J'ai roulé ma bosse et j'ai vécu pendant deux ans illégal en Suisse. Je sais ce que c'est que de dormir sous la pluie et dans le froid, de manger à la soupe populaire et de sentir mauvais.

À l'Abri, je n'ai croisé qu'une dizaine de *Suisses*. Les autres, ce sont des étrangers. Comme j'ai un accent espagnol, ils ne savent pas où me situer. Quand ils commencent à critiquer la Suisse, en disant que c'est un pays riche et que personne ne les aide, je leur rentre dedans: «Si tu n'es pas content, rentre chez toi!» Je ne supporte pas qu'on critique mon pays d'accueil. Je n'oublie pas que l'Argentine ne m'a jamais rien donné. J'ai été obligé de partir à l'âge 20 ans. Ici, j'ai trouvé une famille, du travail et un toit.

S'ils veulent tendre la main pour manger, qu'ils tendent la main. Mais ce n'est pas comme ça qu'ils vont évoluer dans la vie. Après, il ne faut pas se plaindre. Moi, quand je suis arrivé en Suisse, je ne parlais même pas français. J'ai commencé à aller à la bibliothèque et j'ai appris. Il faut essayer de se motiver, de se reprendre en main. Je sais que c'est dur, mais voilà.

Avec la chaleur de l'Abri, les odeurs sont terribles. Certains sont propres et d'autres comme les toxos, les alcooliques ou les Roms, ils ne se lavent pas et il faut les obliger à passer sous la douche comme des enfants. Quand tu te lèves à 2h du matin et que ça pue, tu as envie de vomir, c'est dégueulasse. Jusqu'au jour où tu t'habitues.

Le matin, c'est dur de les sortir du lit. C'est normal: dehors, il peut faire -10° et dedans 25°. Ce n'est pas facile de passer toute la journée dans la rue alors que tout est glacé. Des fois, je les vois sortir avec des pantoufles et je comprends pourquoi ils veulent rester. Pour moi, ce n'est pas une partie de plaisir de les chasser de l'Abri tous les matins.»



«J'ai la boule au ventre chaque fois qu'on fait les entrées. Dehors, il y a 80 personnes, des Noirs, des Roms, des Arabes, qui attendent dans le froid. Ils veulent tous rentrer pour manger et dormir. Ils poussent, ils se bousculent. Nous, quand ouvre la porte, on ne peut pas leur parler car personne n'écoute. Le stress, c'est de faire rentrer seulement 50 personnes. Ce n'est encore jamais arrivé, mais ça me passe souvent par la tête que quelqu'un me sorte un couteau. Tous les soirs, on refuse du monde. Il suffit d'une étincelle et tout explose.»



JOURNAL DES VEILLEURS jeudi 16 décembre 2010

Beaucoup de monde à l'entrée. Refus d'environ 10 pers.
R.A.S (rien à signaler).

Veilleurs : Diane, J-C, Julie

non super cool plus
h30 ☺

6 Olivares, TURANNO
zpu. zutra Aortae

mo, J.C. + Diane
Entrée sans
quipe de vord
te. et indisciplinés
érieur
entre 2 africains
tous quants sanctions
e + ~~Caroline~~ Caroline 1 mois

! Avant l'inuit bcp
ment à observer
mus/pied gauche
a préféré dormir

de pête sinon R.A.S Bonne Humeur Ambiance
Bonne Veille A l'ou

15.12 J.C, Diane, Guillems.

16.12 Diane, J.C, Julie
beau coup de merde à l'entrée. refus de
~ 10 pers. R.A.S.

S	D	L	Jours	Week-End	Total
1	1			8	8
1	1			7	7
1	1	1		3	3
		1		9	9
				9	9
3	3	3	0	10	30
				5	5
				60	60
				1	1
				18	18
S	D	L	Jours	Week-End	Total
29	30	31			
1	1			9	9
1	1			6	6
				4	4
1	1		11	4	15
			8	2	10
			9	5	14
			10	4	14
			3	5	8
3	3			4	7
			66		66
				27	27
				93	93
Jours	Week-End	Total	End		
8		8			
8	5	13			
5	2	7			
10		10			
7	3	10			
9	6	15	0		
9	5	14	0		
5	5	10	0		
	2	2	0		
	30	30	0		
	93	93	0		
			0		